FRC 3.23912

CORPS LÉGISLATIF.

23912

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case FRC 12581

DISCOURS

DE L. S. MERCIER,

PRONONCÉ LE 18 FLORÉAL,

Sur RENÉ DESCARTES.

CITOYENS-REPRÉSENTANS,

IL y a près de cent cinquante années que René Descartes reçut à Paris, dans une église, les honneurs d'un service

funèbre, où assistèrent en députation le *Parlement*, la *Sorbonne*, le *recteur* de l'Université, les *quatre facultés*, & tous les théologiens, légistes, ergoteurs & mauvais physiciens de ce temps-là. Vint ensuite un rhéteur, qui enfla sa voix, & qui fit son éloge pour un prix académique; enfin, il eut une statue en marbre, de la façon de la cour, sous le règne du dernier tyran.

Je crois que tous ces honneurs suffisent à la mémoire de Descartes, & que son ombre en a dû être pleinement satisfaite. Je l'avoue, j'ai fait aussi dans ma jeunesse un *éloge de Descartes* (1): mais j'étois alors la dupe des noms

(1) Il fut imprimé en 1765. Le ton de l'*école* étoit alors un grand tapage de mots. Le style de Thomas, le grand pugilateur en ce genre, étoit presque toujours enflé & tendu. Fréron disoit plaisamment de lui: *Je m'amuse à donner des coups d'épingle dans ses vessies.* Quand le temps de rire un peu sera venu, je publierai peut-être l'histoire *académico-littéraire* de ces années-là. On y verra le despotisme du *grand-seigneur* Voltaire & celui de ses *visirs* & *pachas*; on sera sur-tout étonné d'avoir vu passer près de deux cents hommes de lettres travaillant tous pour *la gloire immortelle*, & qui n'ont déja presque plus de nom.

Ce *bureau d'esprit* qu'on appeloit *académie française*, a beaucoup nui aux talens originaux: mais il menoit à la fortune les abbés qui consentoient à philosophailler; il falloit, sous peine d'être étouffé en naissant, prendre *le pli académique*. Le souple *Maury* le prit parfaitement, & rioit de mon insouplesse. *Maury* m'a dit il y a 28 ans: Je m'accrocherai aux académiciens, qui me couronneront & qui me feront par suite prêcher un carême à Versailles. J'entrerai à l'académie; de cette affaire j'y obtiendrai une abbaye: alors nous travaillerons dans le clergé; je veux avoir 60 mille livres de rente, & puis mon *petit cheval* me menera à Rome. Il m'a dit vingt fois qu'il seroit un jour cardinal; mais il tenoit très-fort pour réussir à son prix d'académie. Comme toutes les grandes *tragédies* sont suivies d'une *farce*, je m'attends à voir *Maury* pape. O Rabelais!

Maury s'étoit escrimé aussi à faire *des éloges*; & si je ne me

prônés dans les académies, & je ne savois pas encore que les plus grands charlatans de ce monde ont été quelquefois les hommes les plus célèbres.

En écartant ce dérèglement d'éloquence, si familier au panégyristes, les préjuges orgueilleux des nations & jusqu'à leur rivalité politique, qui n'a que trop d'influence sur la philosophie, qu'il me soit permis de retracer l'histoire du mal qu'a fait Descartes à sa propre nation, dont il a retardé visiblement les progrès par la longue tyrannie de ses erreurs : il est le père de la plus impertinente doctrine qui ait régné en France. C'est le cartésianisme qui tua la physique expérimentale, & qui fit des pédans d'école au lieu de naturalistes observateurs.

La nature est un livre immense à dévorer, a dit Bacon ; mais il faut commencer par l'*abecedaire*. Descartes fut un de ces mortels présomptueux qui veulent deviner la nature, au lieu de l'étudier avec une attention respectueuse. Il fut un de ces téméraires qui parlent & qui affirment leurs systêmes du monde, comme s'ils avoient assisté à la création. Voilà, dira-t-on, les conceptions d'un grand génie ; voilà le luxe de l'esprit humain : mais d'autres diront avec plus de fondement, c'est la son extravagance. Tous ces ordonnateurs de monde, tous ces fabricateurs de systêmes font un monde sans Dieu, & bâtissent l'univers en chassant, pour ainsi

---

trompe, il avoit entrepris celui de *Descartes*. Ce que je puis affirmer, c'est que nous fîmes imprimer, en concurrence, un beau discours académique sur les *malheurs de la guerre ;* les académiciens n'y allant jamais ; il n'eut pour cette fois ni le prix ni l'*accessit*.

On n'a jamais cité à l'académie française qu'un seul vers de ma façon, & qui fit *schisme* encore. Le voici :

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

dire, l'intelligence ſuprême. Preſque tous n'ont rien entendu à ces ſublimes paroles : *Ego ſum, qui ſum.*

La matière ſubtile de Deſcartes, ſa force centrifuge (1), ſa matière globuleuſe, ſa fine pouſſière dont il forme la terre habitable ; tout ſon ſyſtême du monde enfin eſt un délire (2). Il s'égara enſuite dans la dynamique, dans l'optique. Il fut fantaſtique & romaneſque juſques dans ſa phiſiologie. *L'homme de Deſcartes* n'eſt point celui de la nature ; il n'en a pas même le premier trait (3).

Tandis que la phyſique & la chimie, régénérées de nos

---

(1) Donnez-moi du mouvement & de la nature, diſoit Deſcartes, & je ferai un monde. Oui, tu feras un monde (car il faut en rire) tout comme un tourneur fait une tête..... à perruque. Inſenſé ! & l'intelligence, ſeule cauſe réelle & exiſtante, & le jet initial, & la cauſe finale..... ; mais *mes trois élémens*, ma *glande pinéale* où je loge l'ame, ma *ſcience univerſelle*. Eh bien ! je reconnois en toi le ton théologique, rien de plus, monté ſeulement ſur un mode anti-péripatéticien. Remplacer des aſſertions ridicules par des aſſertions non moins ridicules, quel effort !

(2) Ce cerveau creux fit le *plein*. Il s'étoit d'abord arrangé pour le *vide* : mais le père *Merſenne*, minime, lui ayant écrit que l'on ſe moquoit prodigieuſement à Paris du *vide*, il ſe retourna du côté du *plein*.

(3) Ambroiſe Paré a rendu les plus grands ſervices à l'humanité dans cette partie ; mais ſes travaux ſont de fait & d'expérience : on n'a pas prononcé emphatiquement le nom d'un homme qui n'avoit point publié de gros rêves.

Ambroiſe *Paré* avoit écrit ; l'immortel *Bacon* avoit écrit : Deſcartes ne lut ni l'un ni l'autre. Je m'étonne encore que l'on parle ſi peu de *Gaſſendi* : c'eſt qu'il avoit l'eſprit religieux, qu'il étoit peu affirmatif, & qu'il ne ſe donnoit pas pour tenir en main la *clef de l'univers*.

Deſcartes finit un de ſes chapitres par ces mots : *Et voilà le*

jours, & ſorties du long ſommeil de mort que leur avoit imprimé la ſecte de l'auteur des tourbillons, ne veulent aujourd'hui de découvertes que celles que confirme l'expérience, & ont abjuré toutes hypothèſes, porterons-nous au Panthéon les reſtes de ce viſionnaire qui a retardé pendant ſi long-temps la promulgation des vérités phyſiques, qui ne fit aucune expérience, qui les dédaigna toutes, & qui s'écarta conſtamment de tout ſentier qui conduiſoit à l'obſervation. Etrange contradiction! Après avoir avancé que toute ſcience devoit commencer par le doute méthodique ou préparatoire, infidèle à ſa propre maxime, il fut le premier à affirmer tout ce qu'il n'entendoit pas. Pendant combien de temps & à la honte de la vraie ſcience, la France ſavante n'a-t-elle pas été ſervilement attachée aux viſions de Deſcartes! Il allia à cette déraiſon qui enfante rêves ſur rêves cette audace qui veut enſuite les faire adopter. Ses partiſans imprimèrent à ſa phyſique erronée une teinte théologique: c'étoit le vice du temps, j'en tombe d'accord; mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtême tyrannique qui arrête l'eſſor de tout autre ſyſtême plus convenable à la marche des faits & de l'expérience?

Cependant il fut un géomètre, s'il ne fut pas un grand philoſophe. L'application que Deſcartes a faite le premier de l'algèbre à la géométrie, très-belle invention, quoiqu'inférieure à l'application qu'avoit faite Galilée de la géométrie à la nature; cette application, dis-je, eſt ſon unique gloire dans les ſciences *phyſico-mathématiques*. Perſonne ne la lui conteſtera: c'eſt la ſeule découverte qui juſtifie les

---

grand ſecret du myſtère de la génération. Le poëte Buffon n'a-t-il pas tenté de nous myſtifier auſſi avec ſes molécules organiques, choſe moins plaiſante cependant que ſon globe *incandeſcent*, qui ſe *refroidit*; & ſes comètes, *écornures* de ſoleil, &c.?

pompeux éloges qui lui furent prodigués ; & voilà le seul titre sur lequel se fonde cette partialité nationale si funeste au genre humain, d'après laquelle le bel esprit Fontenelle osa se mettre Descartes en parallèle avec Newton. Le bel esprit dit (& la tourbe des panégyristes l'a répété) qu'il avoit fallu passer par les tourbillons pour arriver à la vraie théorie du monde. Comme si l'erreur pouvoit servir de degré pour s'élever à la vérité ! comme si Descartes étant venu après Képler & Galilée, n'avoit pas eu sous la main, aussi bien que Newton, les vrais élémens de la théorie de l'univers ! & comme s'il lui eût manqué autre chose, que le grand art de les mettre en œuvre !

Les Français furent d'autant plus aisément & plus fortement subjugués par les opinions de leur philosophe adoptif, que cette nation a un plus vif penchant pour les plaisirs ou les travers de l'imagination : jaloux, pour ainsi dire, de leurs erreurs, ils voulurent en être possesseurs paisibles, & repoussèrent pendant quarante ans les mêmes vérités que nos voisins saisirent avidement & idolâtrément dès qu'ils parurent. Maupertuis le premier eut le courage de se déclarer Newtonien : une foule d'adversaires s'éleva contre lui, se fondant sur des opérations peu exactes faites en France ; & ce fut pour imposer silence à ces ennemis du vrai, que deux troupes de mathématiciens entreprirent d'aller vérifier à grands frais, l'une au cercle polaire, l'autre à l'équateur, ce que Newton avoit découvert sans sortir de son cabinet. Le résultat de ces deux opérations célèbres confirma la théorie newtonienne ; mais on n'en eut pas plus de respect pour Newton & pour la vérité. Clairaut & d'Alembert ne sachant pas combiner leurs calculs avec le mouvement de l'apogée de la lune, crurent avoir démontrée fausse la loi primordiale de l'attraction, & firent imprimer leurs mémoires avec un air de triomphe. Enfin, ils s'apperçurent que l'erreur étoit dans le calcul, & rendirent un hommage tardif & forcé au génie de Newton.

Je ne parlerai point ici de la métaphysique de Descartes, parce qu'il n'y a plus de métaphysiciens après l'adorateur Platon. C'est que l'ordre & l'harmonie sont tout; c'est qu'il n'y a de réel que l'intelligence; c'est que l'être qui n'a point la conscience de son être, c'est comme s'il n'existoit pas; c'est que le souffle de la divinité est en nous; c'est que cet ame distincte de celle que nous partageons avec les animaux compose notre moralité, & qu'elle n'est ni liée ni soumise aux organes corporels Jamais Descartes, dans ses livres, n'adore, ainsi que fait Newton, ce grand, ce premier moteur, cette intelligence unique qui a projeté pour des siècles à elle seule connu le plan initial de l'univers. Il a fallu une impulsion initiale pour ébranler les sphères célestes; elle fut une, ainsi que la cause qui l'a ordonnée. Malheureux, qui ne voit que des agens bruts, que des aggrégations forcées, que des poulies, des rouages, des cordages, des atômes, des tourbillons, & qui ne fait que tracer des figures géométriques! Est-il étonnant que la cause finale lui échappe, ainsi que le plan universel!

Descartes étoit à moitié chemin des plus hautes vérités lorsqu'il soutint religieusement les *idées innées*; mais il nous paroît qu'il n'eut pas la conviction intime du *deus est in nobis* lorsqu'il se sépara de Platon, & qu'il se perdit dans une logomachie scholastique. Il ne fit rien de ce principe lumineux, & c'est comme s'il ne l'eût pas avancé. Le sentiment du beau, du juste, la conscience, ne reconnoissent point les sensations pour leur source; la conscience n'est pas un accident: voilà ce qu'il devoit dire formellement, & ce qu'il n'a pas dit: il n'a donc pas su s'élever à la hauteur de la question. Locke & Condillac sont venus ensuite nous empoisonner de leurs grossiers raisonnemens sur l'entendement humain. Pauvres aveugles! ils avoient la cataracte, la goutte sereine de l'ame; ils n'ont point connu le flambeau qu'ils

portoient à eux-mêmes (1) ; ils n'ont point senti la liaison intime de l'homme à l'harmonie universelle, liaison si indépendante des sens. Plaisans métaphysiciens que des métaphysiciens non spiritualistes ! des sensations ne font jamais des idées morales, pas plus que des caractères d'imprimerie ne font l'Iliade. La moralité, la volonté, sont tout, ordonnent tout, & l'instinct moral est sans cesse affranchi des organes matériels.

N'est-il pas étonnant qu'on ait foulé aux pieds, de nos jours, cette doctrine de Socrate, de Platon, de Marc-Aurèle, & qu'on ait oublié sitôt *la profession de foi du vicaire savoyard*, qui se marie à la sagesse de la plus haute antiquité ? Vous qui avez voulu conduire les hommes & faire des lois en abandonnant ces idées simples & religieuses, tous vos pas ont été des crimes.

Frappé de l'immoralité profonde d'une génération où l'on a vu, pour la première fois peut-être, l'alliage des passions impétueuses du sauvage & de la dépravation de l'homme policé, je me suis souvent dit : Quels sont donc les principes qui, mal vus ou mal entendus, ont scélératisé tant de têtes ? & j'ai cru remarquer, dans les atteintes portées à la spiritualité de l'homme, la naissance de cet esprit infernal qui provoqua tant de scènes de carnage & de

---

(1) L'homme est un être ternaire..... Qu'un servile disciple de *Locke* me dise sur quelle fibre joue le remords qui au bout de trente années terrasse l'ame d'un assassin constitué juge de l'innocent accusé de son forfait, & qui lui fait s'écrier : *C'est moi qui suis le coupable, & non lui ; je demande à reposer dans le supplice qui l'attendoit.* O instinct moral, rayon divin, tu tiens à la spiritualité de notre ame, pure émanation de la cause intelligente & bonne ; c'est toi qui existes, & ce qui n'est pas toi (pris dans le sens philosophique) n'existe pas.

deuil. L'homme n'a plus été le miroir de la divinité (1) ; on l'a brisé sans pitié comme sans remords : des naturalistes audacieux avoient préparé le règne de ces philosophes coupables qui veulent tout expliquer par les sens corporels, qui veulent tout réduire à des opérations purement physiques. Funeste philosophie, qui n'a cherché qu'à animaliser l'homme ! c'est toi qui as formé le calus sur l'ame de tous nos égorgeurs ; & ils ont cessé d'être hommes : car je ne les ai pas encore entendus s'écrier, avec la voix du repentir : *Nous avons été des monstres* !

C'est depuis ce fabricateur d'un univers idéal, & d'après lui, que l'orgueilleuse géométrie, sortant de ses domaines, est venue avec le froid de sa méthode, la rudesse de ses termes barbares & le néant de ses abstractions, s'exercer d'un air de suffisance sur toute sorte de sujets. Presque toutes les sciences en ont été infectées : tout s'est embrouillé dans

---

(1) Jacob Dupont déclare à *la tribune* qu'il est athée ; fanfaronade qui a tant prêté à la calomnie contre la Convention nationale, & qui l'a décon lancée dans toute l'Europe, tant un seul fou est dangereux. Danton, volant un phrase de Buffon, s'écrie : *La nature s'embarrasse peu des individus, elle ne s'occupe que de l'espèce*, & applique inhumainement à la politique une pensée de naturaliste. Ces plagiaires n'ont jamais compris le *mal* que pouvoient faire les mots lorsqu'ils étoient dénaturés. C'est en plagiant les idées philosophiques & les traduisant dans l'idiôme de la folie, que l'on a vu ces temps d'extravagance & de délire où à la voix d'un tribun l'image affreuse de l'athéisme s'offroit par-tout à nos regards, où les lieux publics présentoient ces mots désespérans : *La mort est un sommeil éternel.* Et pouvons-nous, sans entendre de nouveau les risées de l'univers, rappeler le souvenir de ce *décret* qui rendoit son créateur à l'univers ? Remarquez bien que ce fut pendant l'absence totale des idées religieuses, que les plus grandes cruautés rencontrèrent, indépendamment des exécuteurs & des complices, le plus grand nombre de témoins froids & impassibles. Ils disoient : *La guillotine est un supplice très-doux ; d'ailleurs, la mort est un sommeil éternel.*

un chaos immenſe de calculs ; les hypothèſes les plus folles, les ſyſtêmes les plus abſurdes, ont été accrédités au moyen de cette eſpèce de charlatanerie ; la raiſon a ſouvent été forcée de ſe taire devant l'appareil impoſant de calculs algébriques ; une certaine réputation, un ton affirmatif & des figures de grimoire, ont fait recevoir pour vrai les propoſitions les plus contradictoires (1).

L'abus de ce langage date de Deſcartes : il en donna le dangereux exemple juſques dans ſes lettres particulières ; mais du moins il ne l'exerça pas ſur la politique, car il n'écrivit rien ſur cet objet. Le mécaniſme ſocial, qui eſt encore (à peu de choſe près) un ſecret pour le dix-huitième ſiècle, étoit alors ſoumis à une ſorte d'admiration ſilencieuſe. La cour de Chriſtine, ſes voyages en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, ne lui ont rien inſpiré, pas une phraſe que l'on puiſſe citer à cet égard : il étoit né pour ſon monde imaginaire. Pendant la tenue des Etats du royaume aſſemblés à Paris en 1614, Deſcartes ne dit mot.

Il écrivit ſur la morale, ſur laquelle il eſt preſque impoſſible de mal parler ; & il eut pour diſciple cette reine fantaſque, cette reine de Suède, qui vagabonda en Europe, & donna en France le ſpectacle d'un aſſaſſinat devant lequel tous les philoſophes du temps gardèrent un profond ſilence. Il ne paroîtroit pas que la morale de Deſcartes eût beaucoup influé ſur le cœur de Chriſtine, qui ſe crut philoſophe parce qu'elle ſe moquoit du pape, & qu'elle avoit ajouté les rê-

(1) On ne parle point ici contre la géométrie, mais contre l'abus invétéré de ſon langage, que l'on transporte juſques dans la politique : elle a cependant ſon *côté fâcheux*. Aimera qui voudra, par exemple, les productions de cette triſte & froide géométrie qui calcule les moyens de détruire les remparts qu'elle même a élevés pour la défenſe des hommes, & qui peut-être même ne ſe regarde comme arrivée au comble de ſon art, qu'autant qu'elle triomphe d'elle-même, & qu'elle fait détruire en un inſtant ce qu'elle a mis des années entières à élever.

veries de ſon maître aux rêveries orgueilleuſes d'une femme & d'une tête couronnée.

Mais quand Deſcartes eût été un grand, un ſage philoſophe, un obſervateur patient & attentif de la nature, un *Spallanzani*, ſommes-nous ici pour bâtir le palais de la renommée, pour diſtribuer les rangs parmi les philoſophes & les naturaliſtes? Il faut le tribunal ou l'aſſemblage de pluſieurs ſiècles pour juger à cet égard l'homme de génie; la nature rit de nos vains ſyſtêmes: à peine adoptés, ils s'écroulent. Les réputations tombent & s'effacent tour à tour, parce que les lois univerſelles marchent ſans ceſſe invariables, tandis que nos opinions ſont mobiles & changeantes: c'eſt toujours l'ignorance qui a déifié l'erreur; une admiration ſur parole, voilà ce qui domine notre crédule entendement. Si l'auteur de la Genèſe n'eſt pas encore tout-à-fait jugé comme phyſicien; car tantôt ſon ſyſtême ſe relève, tantôt du moins telle partie de ſon antique narration ſemble mieux confirmée par les faits qu'aucun autre ſyſtême de phyſique; avouons ſans peine que nous ſommes un peu inhabiles à claſſer ces grandes réputations, & ſongeons qu'il ne faudroit peut-être qu'une expérience nouvelle pour diſſoudre tout-à-coup tous nos pompeux raiſonnemens, & les couvrir du même ridicule dont nous avons enveloppé les ſyſtêmes des anciens. Demain la chimie nous prouvera peut-être qu'il n'y a que deux élémens au lieu de quatre. Nous ſommes ſur les bords d'un monde tout-à-fait nouveau; ne précipitons point nos apothéoſes: j'ai déja vu naître & mourir certaines renommées qui avoient fait auſſi l'un roman de l'univers.

Le Panthéon eſt un temple républicain, réſervons-le pour les héros & les martyrs de la révolution. Que les livres de Deſcartes ſoient abandonnés, comme tous les autres livres, aux éternelles diſputes des hommes: ne leur décernons pas, nous, une couronne privilégiée; ce ſeroit nous encenſer nous-mêmes; ce ſeroit ouvrir un champ trop vaſte aux diſcuſſions ſubtiles & oiſeuſes. Laiſſons le pays des chimères, & marchons ſur un terrein ſolide; attachons-nous

aux vertus républicaines qui ont une physionomie inconteſtable, & dont nous ſommes, nous, les premiers & les véritables juges. Que celui qui aura verſé ſon ſang pour la patrie reçoive les hommages de la patrie. Que la plume du légiſlateur ſoit à côté de l'épée du guerrier; mais que les autres plumes, lorſqu'il faut des ſiècles, ſoit pour décider leur tranſcendance, ſoit pour mûrir leur utilité, aillent chercher des honneurs dans un autre ſanctuaire.

La république des lettres a ſes palmes comme elle a ſes débats; n'entrons point dans ſes débats, & ne diſtribuons point ſes palmes. Recueillons nos grands hommes, c'eſt-à-dire ceux qui, dans la plus étonnante comme dans la plus effrayante des commotions politiques, auront ſu conſerver un eſprit égal, un caractère mâle & républicain: ceux-là, nous pouvons les apprécier & les honorer.

Oui, plus fermes dans leurs idées régénératrices, nos devanciers ne ſe ſeroient point embarraſſés du ſoin de façonner quelques ſtatues littéraires, car elles s'érigent & ſe briſent au gré des imaginations des hommes: ils n'auroient pas ouvert les portes du Panthéon à ce grand poète, à ce grand corrupteur qui flatta tous les rois, tous les grands & tous les vices de ſon ſiècle; qui careſſa toutes les licencieuſes erreurs accréditées dans les cours; qui fut indécis juſques dans ſon Brutus, où perce ſon génie monarchien malgré toute la force du ſujet (1). Il n'a ſu

(1) Voulez-vous le voir tout à ſon aiſe, liſez ces vers d'*Adélaïde du Gueſclin*:

Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré,
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux ſoient notre unique ombrage.

On a parlé de la *Mort de Céſar*; mais dans cette pièce, peu s'en faut que l'on ne regrette *Céſar*. Cette mauvaiſe & infidèle imitation de *Sackeſpéar* prouve que Voltaire n'a point ſenti dans le poëte anglais le rôle concentré de Brutus, & qu'il n'a pas ſu lire ce chef-d'œuvre tout-à-la-fois hiſtorique & dramatique.

Voltaire a loué pendant cinquante ans l'homme le plus immoral

frapper la superstition qu'en blessant profondément la morale : bien différent d'Hercule, qui perça le Centaure sans tuer la belle Déjanire.

Il ne vit dans la *Théodicée* de Leibnitz, le plus beau des livres, que le sujet du roman de *Candide*, cette misérable production qui attaque le dogme consolateur de la providence. Avec son éternel sourire sardonique, il nous a légué un pyrrhonisme honteux, & peut-être avec lui cette légèreté cruelle qui nous fait glisser sur les vertus comme sur les forfaits. Ecrits de l'auteur de la *Pucelle* (1), mœurs républicaines ; non, ces mots-là ne s'associeront jamais. Jamais la physionomie de Voltaire (j'en jure par l'honnêteté publique) ne sera une physionomie antique.

Gardons-nous désormais de panthéoniser à la légère, car nous ne devons plus idolâtrer. Déjà deux fois le Panthéon a été souillé (2). Pénétrons-nous bien de cette vérité peu connue & mal sentie, que nous n'avons pas les vraies & sûres balances propres à peser avec justesse les têtes pen-

---

du siècle, le *duc de Richelieu;* il a fait des vers pour la *Pompadour*, pour la *Dubarry*, pour toutes les princesses & leurs femmes-de-chambre, & pour les ministres en place. Exerçant un despotisme littéraire, analogue à son ardente jalousie contre toute espèce de succès, il adoit tout ce qui étoit vil & rampant, pour en être encensé ; il cajola Frédéric ; puis, en mourant, il déposa sur sa tombe la satyre la plus virulente contre son héros. Le *Siècle de Louis XIV*, le *Siècle de Louis XV*, le *Panégyrique* de celui-ci, tout prouve qu'il fut un adulateur constant, non de la royauté, mais, ce qui en est bien différent, des rois.

(1) Quel ravage dans nos mœurs n'a pas fait cet écrit ? j'en appelle à l'expérience ; c'est le code de la jeunesse, qui le sait par cœur. Parlez donc, après cela, de Socrate, de Platon, d'Epictète de Marc-Aurele, de Sénèque. Comme la statue de J. J. Rousseau repousse celle qui l'avoisine !

(2) Encore, si *Mirabeau* eût dit comme l'ancien capitaine *Epaminondas :* Nous croyons qu'il en est de l'argent comme de toute autre chose, qu'il y a des moyens honnêtes de le donner, de le recevoir, & qu'il y en a de honteux.

ſantes. Nos ſavans, ou ceux qui ſe diſent tels, qui ont cru ſurmonter beaucoup de préjugés, ſont de fait les hommes les plus criblés de préjugés ; nul d'entre eux ne ſait quelle de nos opinions ſurnagera dans cinquante ans, nul ne ſait quel de nos livres ira ſurprendre, inſtruire ou charmer la poſtérité. L'engouement eſt le lot des Français (1). Et voilà l'ouvrage fatal des académies : à force de vouloir tout juger elles nous ont déſappris à lire ce qui eſt ſous nos yeux. La gloire réelle des écrivains ne dépend pas de nous ; le temps ſeul la confirme ou la détruit ; leur apothéoſe eſt dans leurs livres & non ailleurs. Laiſſons-les donc vivre ou mourir dans leurs ouvrages. Quant à la véritable gloire des républicains, elle n'eſt & ne doit être que dans une plus grande ſomme de liberté & de bonheur. Ne nous offenſons pas de la ſupériorité d'un Anglais : Newton appartient à l'humanité entière. Ne ſoyons pas plus jaloux de lui que du Taſſe ou de Virgile. N'allons pas créer des rivalités particulières, ni oppoſer entre eux des hommes qui ſont pour tous les temps & pour tous les lieux. Gardons-nous ſurtout de renouveler, & d'une autre manière, le ridicule des canoniſations : car on pourroit rire des modernes comme

---

(1) Si chacun de nous, d'après ſon goût, ſes affections, ſes préjugés, ou même ſa conviction, alloit appeler au Panthéon ſon auteur favori ou ſon *idole*, ce temple ne ſeroit plus dans la ſuite qu'une *pagode*.

(2) Que celui qui ſe tait & adore, ſenſible à la magnificence d'un ciel étoilé, éprouvant un charme ſecret & profond dans la contemplation des aſtres & de ce firmament ſilencieux, combien il eſt plus près du grand, du bon auteur de la nature, du père de tous les hommes, que tous ces *faiſeurs de ſyſtême*, qui, en ſe jetant dans tous les problêmes de géométrie, ont tant de peine à prononcer enfin le nom de Dieu, comme ſi c'étoit un nom abandonné à l'ignorance ! Ce nom, *Moïſe*, *Mahomet*, *Zoroaſtre*, *Confucius*, *Marc-Aurèle*, *Newton*, *Euler*, l'ont prononcé en courbant la tête : c'eſt que c'eſt l'ame (l'ame que nous tenons de

on a fait des anciennes. Quand il y a égalité chez les morts ; & après que nous avons disséminé la poussière orgueilleuse des tombeaux couronnés de trophées, ou de marbres imposteurs, n'allons pas ressusciter une vieille idolâtrie, ni porter en procession quelques os vermoulus. Ouvrons un *livre de vie* & que le nom des hommes de génie y soit gravé (1). Cela suffira & pourra épargner au peuple ces fêtes coûteuses, ces dépenses superflues, cette perte de temps qu'entraînent toujours ces cérémonies qui ont quelquefois un aspect bizarre.

---

lui) qui le sent & l'apperçoit : tel astronome a observé le ciel toute sa vie, mais, hélas ! il ne l'a point vu ce grand ciel. . . . . *O pectora cæca !*

Profonds ergoteurs, dites-moi donc *comment je remue mon bras*. J'adore ; & voilà le commencement de la science comme de la sagesse. J'adore, je me prosterne, je m'humilie, & jamais je ne me sens plus fort, plus content, plus lumineux, plus voisin sympathique . . . . . du ciel !

Que *Pascal* (qui étoit aussi un géomètre) me paroît supérieur à *Descartes*, lorsqu'il dit : *Tout notre raisonnement se réduit au sentiment ; que l'homme s'estime son prix, il est grand ; & ce qui lui révèle sa grandeur, c'est qu'il se connoît misérable.* Non, je ne connois pas une plus belle pensée.

Voltaire, qui pendant une très-longue vie n'a jamais eu que de *dix-huit* à *vingt-deux* années, a critiqué *Pascal* sans trop l'avoir compris ; il s'est bien permis d'appeler *Clarke un moulin à raisonnement*, deux mots absolument contradictoires : mais il devoit faire rire les Français ; c'étoit-là son rôle, comme *Préville* sur la scène. Que d'auteurs profonds oubliés ! *Clarke*, *Shaftesbury*, qui ont écrit avec tant de force, de clarté & de sentiment contre les matérialistes, ne sont presque plus cités en France. Nous avons d'immenses bibliothèques, & nous ne lisons point ; les livres ont tué les écrits.

(1) Si l'on veut absolument panthéoniser Descartes, je ne m'y oppose plus ; mais je demanderois alors que l'on ne portât point à l'édifice cette vile matière qui n'est point Descartes. Je demanderois que l'on portât. . . . . son NOM.

Que l'auteur des tourbillons & de la matière subtile, Descartes, ait été un romancier ou un génie exact, qu'importe au peuple ? Quand il verra passer sa statue, il la verra du même œil que celle du grand *Lama*. Il ne pourra découvrir ni le but ni la nécessité de cet apothéose (1). Combien d'hommes dans cette grande cité sont absolument étrangers à Descartes & à sa doctrine. Il n'en est pas trente dans cette commune qui aient lu les livres de Descartes.

Je conclus par demander que le Corps législatif, ne s'érigeant point en corps académique & au-dessus de toute vanité nationale, laisse la mémoire de Descartes vivre ou mourir dans ses ouvrages, & le rapport du décret du 2 octobre (2) 1793, (v. st.), qui ordonne la translation de ses cendres du Panthéon.

---

(1) Cet édifice si somptueux, à quoi sert-il? à loger des rats, des chauve-souris, & le cercueil du pauvre J. J. Rousseau, qui pendant sa vie manquoit de bois pour se chauffer. Avec ce qu'il a coûté, ce dôme, on auroit bâti trente maisons de charité, commodes, salubres, aërées. O cruels architectes, & vous peintres, statuaires, décorateurs, artistes dangereux, artistes inutiles, décorateurs nés des Républiques, de toute fortune publique, qui épuiseriez des mines d'or avec vos caprices changeans & ruineux, ennemis des véritables arts moraux, consolateurs ou nourriciers..... vous n'échapperez pas à mon *livre*.

(2) Quelle époque ! c'étoit la veille du jour où Amar est venu froidement, tranquillement, demander à la tribune la mort de quarante-deux représentans du peuple, & l'arrestation de soixante-treize. La Convention ne respiroit point alors, je pense, dans une atmosphère bien philosophique!

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Prairial, an 4.